

LE PASSAGE DU DÉVELOPPEMENT À LA CROISSANCE

Introduction

Durant la préparation de ma thèse de doctorat à MIT sur la Révolution industrielle, j'ai lu plusieurs livres de François Crouzet notamment son *Capital Formation*, qui a profondément influencé ma recherche et ma thèse de doctorat sur les flux de capitaux au 18ème siècle. Je l'ai par la suite rencontré personnellement, et cela a certainement été un facteur important dans le choix du thème de mes recherches. De pure formation économique, j'ai apprécié sa rigueur dans l'interprétation ainsi que la profondeur de ses connaissances, qui lui permettent un mélange très rare entre l'approche de l'historien et celle de l'économiste.

Nous avons par la suite essayé ensemble, sur deux thèmes différents, d'assimiler la vision de l'historien avec la technique de l'économiste. Le premier était un article sur la Révolution française et les assignats (1995), et le second portait sur les conséquences économiques de l'ENA (1999).

Ce sont nos discussions l'année dernière, dans le cadre d'un voyage universitaire en Jordanie (sur le thème des élites et de la croissance), et la lecture du premier du livre de François Crouzet sur l'histoire de l'économie européenne qui ont été à l'origine des réflexions que je me permettrais de présenter dans cet article. Celui-ci n'est pas dans la ligne de l'histoire économique pure, mais il est plutôt la prémisse d'une typologie de l'avancement économique, qui permettrait à l'historien et à l'historien économiste de déterminer les modèles économiques applicables pour l'époque spécifique qui est analysée. Comme

je le montrerai dans la dernière partie, cela peut aussi permettre de vérifier quelle politique économique est préférable.

Théories du développement et théorie de la croissance

De nombreux historiens économistes se sont intéressés au phénomène du développement et de la croissance, et plus particulièrement aux différences entre les degrés de développement des divers pays et aux raisons pour lesquelles certains pays réussissent à se développer et d'autres non. En fait, c'est la question qu'Adam Smith se posait déjà, et que continuaient à analyser plus récemment – pour n'en citer que deux – Rostow (1953) et Gerschenkron (1962). Dernièrement David Landes, dans son livre sur *"La richesse et pauvreté des nations"*, pose la même question. Les différents historiens qui se sont confrontés à ces questions ont chacun proposé une nouvelle structure, qui permettrait d'expliquer ou tout au moins de mieux comprendre les différences entre pays. Ainsi Gerschenkron a proposé le *backwardness*, Rostow le *take-off*, alors que Landes met en évidence, comme explication possible, la géographie.

L'idée que je développerai dans cet article est que la dynamique de l'avancement d'une économie nationale se divise en phases. Je propose de distinguer deux étapes pour une économie, la première étant ce que je nomme une "phase de développement" (et évidemment il existe donc une période avant le développement) et la seconde étant la "phase de croissance". Rostow avait considéré qu'il existe des étapes dans un processus de développement, mais il a été très critiqué par les économistes pour deux raisons. La première est que sa division entre étapes est tautologique – c'est une description sans analyse réelle. Il a affirmé qu'il y a des phases, sans les différencier clairement, et le passage de l'une à l'autre est resté très vague (sauf pour le passage des "pré-conditions" au développement). La seconde critique est qu'il a soutenu que le passage de la phase qu'il appelle "pré-développement" à la

phase "développement" intervient lorsque le taux d'épargne atteint les 10 %. Rostow n'a jamais expliqué pourquoi ce taux faisait la différence. Au surplus, empiriquement, à l'époque de l'industrialisation de l'Angleterre, le taux d'épargne n'avait pas atteint les 10 % comme il le pensait, parce qu'il s'est basé sur des données étonnées concernant l'Angleterre (voir Crafts, 1985 ; Crouzet, 1982).

J'essaierai de montrer que la séparation en phases que je propose n'est pas, contrairement à celle de Rostow, tautologique, car ce qui différencie les deux phases est un changement dans la structure économique. Par contre, comme Rostow, je me servirai d'une métaphore pour expliquer cette différence.

Le processus de développement et de croissance doit être divisé en deux phases distinctes. La première, que nous appellerons phase de développement (phase I), est l'étape durant laquelle un pays débute sa croissance. Cette phase est appelée développement, bien qu'il y ait déjà une croissance du PNB, qui selon les pays et époques peut être élevée ou non. Cette phase durant laquelle le PNB croît est différenciée de la prochaine phase non pas par l'importance de la croissance, mais par les *facteurs de production* qui sont à la base de cette croissance. La seconde phase sera identifiée comme phase de croissance. Ce qui la différencie de la phase I est que le capital et la main d'œuvre sont les facteurs à la base de la croissance du PIB pendant la phase I, alors que le changement technologique est la base de la croissance durant la phase II.

La métaphore que j'emploierai pour différencier les deux étapes est l'envoi d'une fusée dans l'espace (et non comme Rostow le décollage d'un avion). Dans la première phase, le lancement vise à se détacher des forces de gravitation de la non-croissance et à commencer de croître. Dans un second temps, la fusée rentre dans une phase d'orbite – un mouvement perpétuel, qui ne requiert aucune force pour combattre des forces de gravitation.

Les deux points pour lesquels cette métaphore est intéressante pour la compréhension de l'avancement économique sont les suivants :

1. Le passage d'une phase à l'autre n'est pas toujours sans importance, car il faut avoir l'angle idéal pour entrer en orbite. Il se peut que la première phase ait été réussie et que pourtant la fusée n'arrive pas à entrer dans la bonne orbite. Ainsi la réussite de la première phase est nécessaire mais elle n'est pas suffisante pour entrer dans la seconde.

2. La différence entre les deux phases de lancement réside dans les forces nécessaires durant chaque phase. La première phase nécessite un énorme apport de combustible, d'énergie, alors que durant la seconde phase aucun apport de carburant n'est nécessaire si ce n'est d'utiliser les forces de gravitation pour entrer en orbite. Comme je le montrerai dans la prochaine section, la croissance en première phase sera due à une augmentation des facteurs de production, alors que dans la seconde phase la croissance sera due à une augmentation de productivité, qui est capable d'être infinie. Cette différence dans les facteurs induisant la croissance est ce qui distingue les deux phases d'avancement économique, comme les forces motrices le sont durant le lancement de la fusée.

Les facteurs de production durant les différentes phases de la dynamique d'avancement

Comme nous l'avons déjà indiqué, la distinction entre ces deux phases est relative aux facteurs qui sont nécessaires durant chaque phase. Les travaux de Solow (1956) et ensuite de Denison (1985), entre autres, ont mis en avant la différence entre une croissance due à une augmentation des facteurs de production (capital, main-d'œuvre) et une croissance qui est due à tout, sauf à ces facteurs de production.

Nécessairement la croissance d'un pays débute par la phase I, phase dans laquelle le pays commence par augmenter ses facteurs de production. Le dépassement du non- développement

ne commence donc jamais par intégrer des technologies de pointe et par faire du R&D, mais par une augmentation du capital, phase que j'ai intitulée phase de développement (pour des raisons que j'expliquerai dans la prochaine section).

Durant la seconde phase, la croissance est due à des changements technologiques. Le capital humain et l'investissement dans le R&D sont les facteurs importants, alors que le capital physique n'est plus que secondaire. Ce sont ces deux facteurs qui sont la condition *sine qua non* pour un progrès technologique qui est auto-entretenu, et qui est la base de la croissance continue : "In these cases, the accumulation of capital cannot be taken as the underlying source of output expansion" (Grossman et Helpman, 1991, p.7).

Cette distinction entre les facteurs de production de la phase du développement et de la phase de croissance est corroborée par les données empiriques. Le tableau 1 présente des données pour le cas de l'Angleterre, premier pays à atteindre la phase I, puis ensuite la phase II. Nous voyons que durant l'époque d'industrialisation, phase I, le capital est un élément prépondérant pour la croissance. Alors que la "productivité totale des facteurs" (PTF), qui incorpore les changements de structure et le progrès technologique, est plus importante durant la seconde période, période que j'ai nommée phase de croissance, phase II.

Cette dichotomie de la croissance et du développement en deux phases distinctes, selon l'importance des facteurs de production, se relie à deux débats sur la dynamique de l'industrialisation, l'un de valeur historique, le second plus actuel. A propos de l'industrialisation de l'Angleterre au 18ème siècle, il y a un long débat entre historiens pour savoir si le titre de Révolution Industrielle est adapté au phénomène qui s'est produit. Les nouvelles données montrent que la croissance durant le 18ème siècle et le début du 19ème n'a pas été très forte, et donc par conséquent certains cliométristes préfèrent parler d'évolution, contrairement à Landes, qui pense que les changements structurels ont été tels qu'il y a bien eu une révolution. Ce débat entre révisionnistes-cliométristes et Landes

est très bien résumé dans Landes (1993) (Voir aussi Landes (1969), Crafts (1985), Mokyr (1993), et Temin (1996)).

Il est vrai que cette époque n'est pas marquée par une forte croissance, ni par une augmentation de la PTF (voir tableau 1). C'est une époque caractérisée par une augmentation du capital - car, contrairement à ce que croyait Rostow, ce n'est pas l'épargne qui est importante, mais la création d'un stock de capital (dû en partie à l'épargne, mais aussi à des flux de capitaux (Brezis, 1995)). Il est vrai que, durant cette phase, la croissance peut être négligeable, mais cependant cette phase est une condition *sine qua non* pour atteindre la phase II. Amorcer le processus est donc une révolution, même si les données montrent une petite croissance et une PTF négligeable. Ce paradigme permet donc de conclure le débat Landes-cliométristes de façon différente.

Un débat actuel et non moins animé est celui qui se tient à propos du miracle Asiatique des 20 dernières années (et non pas de la crise actuelle), qui est en fait similaire à celui qui est relatif à la Révolution Industrielle. Selon Krugman (qui prend une position révisionniste), bien que la croissance de ces pays ait été rapide durant ces décennies, comme elle est dûe en fait à une augmentation de capital et non pas de PTF, elle ne devrait pas être considérée comme un miracle. Le tableau 2 montre que la PTF est effectivement basse durant ces années. Ainsi Krugman pense que l'industrialisation de l'Asie n'est pas un miracle, mais la conséquence de la "sueur" de ses habitants. Bien que la récession actuelle fortifie la position de Krugman, je considère que l'industrialisation Asiatique est un miracle, car amorcer une phase de développement est un miracle, de même que l'industrialisation de l'Angleterre fut une révolution. La phase I (phase de développement) est une condition *sine qua non* pour la phase II ; il est nécessaire d'accumuler des facteurs de production avant d'entrer dans la phase de croissance auto-entretenu, phase II. L'Asie doit être en sueur avant d'entrer en orbite, et d'arriver à une croissance continue due à des progrès technologiques. Il n'y a pas de tour de magie possible.

Ce paradigme de l'avancement économique permet donc de comprendre que des pays en phase II ne doivent pas être comparés aux pays en phase I, et que les théories doivent être adaptées à chaque phase. Pourquoi donner le titre de développement à la première phase et de croissance à la seconde ? Je montre dans la prochaine section que la plupart des théories appelées "théories du développement" s'occupent en réalité de problèmes liés à la phase I (c'est la raison pour laquelle je l'ai intitulé "développement"). Alors que les nouvelles "théories de la croissance", ne s'occupent essentiellement que de la croissance endogène due à des changements technologiques, phase que nous avons donc définie comme phase de croissance.

Les Théories du développement, de la croissance et histoire économique

Les théories du développement et de la croissance sont deux champs d'investigation tout à fait différents dans la théorie économique, alors qu'ils s'intéressent au phénomène de la dynamique économique, et ce au point que les théoriciens de la croissance ne citent guère ceux du développement.¹ Une raison proposée par Krugman (1996) est que les théories du développement présentant des idées sans modèle rigoureux et sans équations, cette littérature a été complètement ignorée par les théories de la croissance.

Je propose ici une autre raison, à savoir qu'en fait ces théories ne sont pas concernées du tout par les mêmes questions. La différence entre phases, que j'ai proposée, explique donc la différence de perspective entre les économistes du développement et ceux de la croissance : - ces théories ne coïncident pas et c'est la raison pour laquelle elles s'ignorent.

Cette partie constitue en quelque sorte une recherche en historiographie, où je montrerai que les différents chercheurs qui travaillent dans le domaine du développement se sont penchés effectivement sur des pays en phase I, alors que les

chercheurs du domaine de la croissance travaillent en général sur des modèles spécifiques pour des pays en phase II. Je montrerai qu'ils faisaient en quelque sorte de la prose sans le savoir. Le manque de typologie et de compréhension des différences entre les deux phases a joué toutefois un mauvais tour aux travaux empiriques des théories de la "nouvelle croissance", puisque mélanger des pays en phase I et en phase II dans les mêmes régressions, ne permet pas d'obtenir des résultats clairs.

Je souhaite expliciter très rapidement les différentes théories économiques analysant l'avancement économique : celles appelées théories du développement et les théories de la croissance, pour voir leur différence et quand chacune d'elles devrait être appliquée.

Les théories du développement

Les théoriciens du développement se divisent entre ceux qui expliquent le non- amorcement de la phase I, ceux qui décrivent cette phase et ceux qui analysent les forces qui empêchent le passage de la phase de développement à la phase de la croissance. L'élément essentiel des théories qui se sont intéressées à la phase d'industrialisation et de développement a été d'étudier les moyens d'augmenter les facteurs de production. Ces théories ont mis en valeur l'augmentation du capital. Ainsi Rosenstein-Rodan (1943) souligne l'importance du capital – et plus particulièrement des infrastructures sociales, et analyse les différents freins à l'investissement. L'explication qu'il propose est qu'il existe une complémentarité entre secteurs, c'est-à-dire qu'un secteur n'aura des profits que si les autres secteurs de l'économie investissent également. La conséquence de cette complémentarité entre secteurs est qu'aucun secteur n'a vraiment d'incitation de commencer à investir, et c'est pour cela que certains pays n'arrivent pas à augmenter leur capital suffisamment pour démarrer ce processus de phase I.

En continuant dans cette même approche, Hirschman (1958) avance l'idée que dès qu'il y aura un début d'investissement et que certains secteurs auront investi, un effet de déséquilibre sera créé qui, par des effets de *backward and forward linkages* permettra d'augmenter les incitations à investir dans d'autres secteurs. De même, Lewis (1955) montre que le processus de développement demande plus d'investissements. Il constate que le produit marginal de la main d'œuvre dans l'agriculture est proche de zéro. Ainsi le passage d'un secteur sans capital (agriculture) à un secteur avec capital (industrie) augmentera les salaires, permettra des profits et amorcera un mouvement qui se nourrit de sa propre dynamique. Nurske (1953) souligne également que le développement a besoin d'investissements dans l'industrie, qui en entraîneront d'autres par complémentarité. Ainsi le consensus général parmi les chercheurs qui étudient le développement est que le facteur qui est indispensable pour la phase I est le capital.

Certains chercheurs, au lieu d'expliquer le développement, analysent ce qui empêche l'entrée en phase I. Ce sont les théories du "dualisme économique", qui en général mettent en valeur des phénomènes sociaux. Ainsi Baran (1957) parle des facteurs sociaux qui ne permettent pas le développement dans une économie dualiste, et Hagen (1957) décrit une structure sociale où l'isolement des élites et le manque de mobilité sociale bloquent le développement. Pourtant, la compréhension des facteurs qui engendrent le début du développement est encore aujourd'hui dans l'enfance malgré de nombreuses recherches. L'analyse du passage à la phase de développement demande une plus grande compréhension des phénomènes sociaux qui l'engendrent.

D'autres théories du développement s'occupent plus spécifiquement de ce qui empêche le passage de la phase I à la phase II. Ce sont notamment les théories structuralistes, qui ont analysé les pays d'Amérique Latine, lesquels sont indiscutablement en phase I, mais semblent avoir du mal à entrer en phase II. Ces théories incluent celles dites de la

“dépendance”, où la périphérie devient dépendante du centre et ne se développe pas, alors que le centre gagne en croissance. Ce sont par exemple les modèles de Prebisch (1950) et Singer (1950). Ils ont souligné que les pays de la périphérie se spécialiseront dans des secteurs qui ne leur permettront pas de croître, car le prix relatif de leurs exportations baissera en fait : ce sont les termes de l'échange qui jouent contre ces pays. Myrdal (1957) considère que les raisons de ce blocage sont dues au fait que des secteurs et régions entiers seront en dehors du processus, ce qu'il appelle le *backwash* effet.

Les théories de la croissance

Les théories que nous avons précédemment analysées ne permettent pas d'expliquer la croissance des pays de l'Ouest au 20ème siècle, qui est caractérisé par une augmentation de la PTF. En fait, après le modèle de croissance de Solow de 1956, il n'y a pas eu de recherche théorique nouvelle sur le sujet de la croissance, jusqu'aux modèles de Paul Romer en 1986, qui a été le précurseur de la “nouvelle théorie de la croissance”. Solow a analysé la dynamique d'avancement due à une augmentation de capital. Il s'est donc, selon notre typologie, intéressé à la période de développement, qui se termine quand le pays atteint un état stationnaire où le stock de capital per capita peut rester indéfiniment constant. A ce point d'équilibre, la croissance ne peut être due qu'à des progrès technologiques et non plus au capital. Les nouvelles théories de la croissance analysent les facteurs qui expliquent que le progrès technologique et donc la croissance peuvent être continus. Barro & Sala-I-Martin (1995, p.12) l'ont exprimé comme suit : “In these models, growth may go on indefinitely. Technological advance results from purposive R&D activity... If there is no tendency for the economy to run out of ideas, then the growth rate can remain positive in the long run”. Ainsi les théories de la croissance s'intéressent aux éléments qui affectent ce taux de croissance durant la phase II et qui sont donc une explication de la croissance continue.

Ces théories nouvelles ont endogenisé le progrès technologique et ont montré qu'il peut continuer indéfiniment et être constant à long terme, par suite de divers effets. Romer (1986) a montré que des effets de *spillover* de la recherche fondamentale – le fait que le savoir développé par une entreprise ait des effets sur le stock de connaissances – permettent une croissance qui se prolonge dans le temps. Cette théorie souligne que, bien que chaque facteur de production ait des rendements marginaux décroissants, par suite d'effets externes entre secteurs ou entre entreprises, l'augmentation des facteurs de production a, au niveau du pays ou de l'économie, un rendement non-décroissant. La croissance peut donc être continue et constante (Ces théories permettent donc de comprendre pourquoi, alors que le capital augmente, la rentabilité du capital ne baisse pas). Ainsi les modèles de la “nouvelle théorie de la croissance” démontrent que la recherche et le développement, et le stock de connaissances mondial, qui augmente continuellement, sont la base de la croissance continue.

Dans cette section, il a été montré que les recherches dans le domaine du développement se sont effectivement concentrées sur la phase I, alors que celles de la nouvelle croissance se sont concentrées sur la phase II. Toutefois cette division entre les différentes recherches est un peu schématique, puisqu'il y a quelques recherches sur le développement qui se sont occupé de problèmes liés à la phase II, comme il y a des spécialistes de la théorie de la croissance qui se sont mis à analyser la phase I (par exemple Murphy et al., 1989). Cependant, pour la majorité, cette généralisation explique les différences entre théories. Nous allons, dans le prochain paragraphe, appliquer ce paradigme de l'avancement économique à l'histoire économique.

J'examinerai si les recherches d'histoire économique ont pris en considération ces deux phases différentes, et à titre d'exemple je proposerai la “déconstruction” de deux livres d'histoire économique.

L'histoire économique et les deux phases

Dans cette section je présenterai un essai d'interprétation de l'étude de l'histoire économique en me servant de la typologie présentée, à travers une déconstruction de la recherche économique historique, en prenant comme exemple deux études importantes en l'histoire économique. L'une étant plus spécifique à l'histoire de l'Angleterre et la seconde plus générale. Je commencerai par le livre de Landes (1998). Ce livre pose la question de savoir pourquoi certains pays ont un processus d'évolution alors que d'autres sont dans une économie pas très différente de celle de l'Europe du 18^{ème} siècle (et même moins). Comme Landes a lui-même proposé une interprétation de l'histoire en se servant des différentes théories économiques, cette déconstruction revient à voir si, effectivement, quand il analyse ce que nous appelons la phase de développement, il souligne l'importance du capital et se sert des théories du développement, alors que, lorsqu'il analyse la phase II, il met en avant le changement technologique et se sert des théories modernes.

Lorsque Landes examine l'avancement des pays de l'Occident au 20^{ème} siècle, il écrit (p.285) : "It was not only the extraordinary cluster of innovations that made the second Industrial Revolution so important... It was also and above all the role of formally transmitted knowledge." Pour Landes, la base de la croissance des pays de l'Ouest est non le stock de capital, mais la connaissance transmissible qui est la base de la croissance endogène.

En revanche, dans les chapitres sur les pays en voie de développement, parmi les théories évoquées, Landes (1998, p. 275) soutient que l'élément déterminant, comme l'a décrit Gerschenkron, doit être "la mobilisation du capital." Dans le chapitre sur l'industrialisation (p. 178), Landes souligne que la différence entre la période qu'il définit comme mercantiliste et la période industrielle, se caractérise par le besoin en capital (et donc en investissements).

L'autre exercice de déconstruction sera sur le livre de François Crouzet sur l'économie de l'Angleterre victorienne (j'aurais avec plaisir déconstruit son prochain livre sur l'Europe, et j'espère le faire quand il aura paru). Dans son chapitre sur les problèmes de croissance (chapitre 5), Crouzet commence par examiner la période d'industrialisation. Cette partie comprend une section entière sur la formation du capital, où il dit l'importance du capital fixe pour l'industrialisation : "Capital and its accumulation have played a central role in the theories of economic development" p. 129.

Après une synthèse historiographique sur le débat concernant les différentes données relatives au stock de capital, il passe aux théories pour les pays déjà industrialisés qui sont caractérisés par : "the constant flow of every type of innovation ; gains in productivity and production stemmed more from the improvement in the quality than the quantity of inputs, and capital formation" (p. 138). De plus il écrit (p. 131) que "the recent growth of advanced economies (of which only a limited fraction resulted from the increase in capital) underlined the importance of improving capital quality and efficiency."

Ainsi, dans ces deux recherches, l'accent pour la période de développement a été mis sur l'apport en capital, alors que, lorsque les auteurs analysent des pays qui sont dans la phase de croissance, ils parlent d'innovation et de connaissance. Ces deux recherches ont donc été sensibles aux différences entre pays en phase de développement et pays en phase de croissance.

Plusieurs questions peuvent être posées à propos de à cette typologie. La différence structurelle entre les deux phases est telle que non seulement les facteurs déterminant la croissance sont différents, mais des phénomènes exogènes peuvent avoir des effets contraires sur l'économie dans les deux phases. Il serait intéressant d'analyser, par exemple, la relation entre cette typologie et les cycles à court et long termes. Les cycles à court terme peuvent évidemment exister aussi bien dans la phase I que dans la phase II, mais il se peut pourtant que la dynamique de ces cycles soit différente dans les deux phases. De même, les longs cycles, comme le déclin de l'Angleterre (relatif, bien

entendu), qui sont évoqués par exemple par Crouzet (1982), peuvent exister en phase II mais ils sont différents dans leur nature d'un cycle en phase I. Le *leapfrogging* par exemple est un exemple de long cycle qui ne peut exister que dans la phase II (voir Brezis et al., 1993). Ceci est une ligne de recherche qui devrait être poursuivie plus avant.

Une autre question pertinente est la différence des effets de *spillover*. Pour les pays qui sont dans la phase II – qui font donc de la recherche et développent des innovations technologiques – les échanges internationaux ont des effets importants de *spillover* des connaissances d'un pays sur l'autre, alors que pour un pays qui se trouve encore dans une phase I, les effets d'externalité sont plutôt inexistantes et les échanges internationaux ont moins d'effets positifs.

Le paradigme que je propose permet donc d'analyser plus précisément certains phénomènes et de vérifier si la phase dans laquelle un pays se trouve modifie l'influence de différents éléments comme les cycles ou le libre échange. Il serait aussi important d'analyser, en se servant de cette structure, les politiques gouvernementales ; c'est ce que nous ferons dans la prochaine section.

L'intervention gouvernementale et les deux phases

L'un des sujets sur lequel il y a controverse parmi les économistes aussi bien que parmi les historiens économistes est la question des politiques d'intervention industrielle de l'Etat. Nous nous référons par exemple à la politique du MITI (Ministère du commerce et de l'industrie) Japonais, qui influence dans quel secteur on doit investir, ou aux pays dans lesquels les grands groupes industriels sont nationalisés. Ce problème n'est pas lié à la question de la taille de l'Etat ou des dépenses gouvernementales qui existe dans chaque pays. Nous nous concentrons sur la question du dirigisme industriel (il existe aussi une question du dirigisme – ou du laissez faire –

dans les échanges internationaux ; mais c'est un des sujets d'étude que nous ne ferons qu'effleurer).

Nous allons montrer, dans la prochaine section, que durant la phase I, une politique interventionniste est optimale, alors que durant la phase II, c'est une politique de laissez-faire qui est optimale. Cette différence dans les phases peut expliquer que les théoriciens du développement et ceux de la croissance se sont toujours opposés dans leurs choix de la politique optimale.

La phase de développement

La littérature dans le domaine du développement a sans nul doute un goût étatique. Pour ne mentionner que quelques auteurs : Rosentein-Rodan (1943, 1963) était en faveur d'un organisme pour coordonner les décisions relatives aux investissements. Gerschenkron (1962) a suggéré que moins le pays est développé, plus il doit être interventionniste afin de répartir le capital plus efficacement. De même Lewis (1955, p.377- 412) a écrit : "No country has made economic progress without positive stimulus... The behavior of governments plays an important role in stimulating or discouraging economic activity... Governments are needed to support research, to invite immigrants to set up new industries, to protect infant industries, to support foreign trade drives, to establish agricultural extension services, to make credit available cheaply, and so on. *It is therefore a misfortune for a backward country to have a government which is committed to Laissez-faire, whether from indolence or from philosophical conviction.*"

Effectivement, de nombreux économistes et historien économistes affirment que les pays qui se sont développés plus tardivement, comme par exemple le Japon, ont eu besoin d'une politique interventionniste. Ainsi, au Japon, l'Etat s'est occupé de la construction de chantiers navals, de chemins de fer et des télécommunications. Le développement du Japon s'est fait par la domination sur l'industrie d'un petit nombre de conglomérats, les *zaibatsu*, et les grandes sociétés, *soga soshas*, avec la collaboration du MITI.

De même, certains économistes affirment que la politique interventionniste durant la période du Zollverein est à la base de l'industrialisation et du développement de l'Allemagne (voir Bairoch, 1993). Ainsi de nombreux pays ayant réussi leur phase de développement ont pratiqué une politique de dirigisme. L'exception est peut être l'Angleterre, car la Révolution Industrielle n'est pas la conséquence du dirigisme, mais bien du capitalisme et de décisions privées.

Ainsi la singularité de l'Angleterre (si souvent avancée par certains historiens, et tellement débattue maintenant) est non pas dans la rapidité de son développement, mais dans la non-intervention du gouvernement dans la phase I. Je fais référence ici uniquement à une politique interventionniste industrielle. A propos de la politique de libre échange, il y a eu de très nombreux débats pour savoir si la politique de libre échange (ou au contraire de protectionnisme) a été néfaste ou positive pour l'Angleterre (voir Crouzet, 1982, pp. 121-128).

Ainsi les pays en phase de développement ont en général adopté une position interventionniste. Est ce vraiment une décision optimale du point de vue économique ? Des modèles économiques simples montrent qu'une politique d'intervention est préférable en phase de développement en raison des effets d'externalité. Les intervenants économiques privés ne prendront pas la décision d'investir s'il n'y a pas d'investissement dans d'autres secteurs, en raison de l'existence des effets *spillover*. Si le gouvernement s'implique dans certains investissements, par des effets d'externalité, cela deviendrait profitable aussi pour un intervenant privé. L'intervention est donc ce qui permet le début du processus d'industrialisation.

Phase de croissance

Les pays Occidentaux ne sont entrés en phase II que dans la première moitié du 20ème siècle. Les recherches historiques concluant que l'intervention du gouvernement en cette phase est néfaste sont minimales. Je soulignerai donc les raisons théoriques de l'effet négatif du dirigisme.

Pourquoi une intervention gouvernementale est-elle mauvaise en phase II ? La raison est que la base de la croissance est l'apport de nouvelles techniques. Investir dans des projets qui pourront déboucher sur des innovations est très risqué, car l'incertitude est grande, et en moyenne un choix effectué par des bureaucrates sera moins juste qu'un choix par un intervenant économique privé. Quand des projets nouveaux sont proposés, le gouvernement intervient déjà dans certains secteurs. Sa vision de la valeur future d'un projet est donc différente de celle du secteur privé. Il aura moins tendance à investir dans des domaines très nouveaux. Pour des raisons tenant au processus de prise de décision, le choix est donc moins heureux que celui du secteur privé.

Une autre façon de présenter la problématique d'une politique interventionniste est en se servant du cadre présentée dans Brezis et Crouzet (1999). Nous montrons que les bureaucraties, étant issues de la même structure sociale et étant souvent issues des mêmes institutions universitaires, ne seront pas prêtes à investir dans des inventions très en pointe. Un gouvernement qui a la main sur une partie de l'industrie est un facteur qui en moyenne réduit l'innovation et donc la croissance. Ce sont des recherches sur l'histoire contemporaine qui pourront établir si, comme je le suggère, une politique interventionniste en phase II est la cause d'un taux de croissance plus bas.

La corrélation que j'établis entre la politique optimale et les phases de l'évolution économique est l'objet d'une recherche qui est à ses débuts et qui devrait aider, je l'espère, à la compréhension des phénomènes de développement et de croissance.

Conclusion

Je me suis permis dans cet article de présenter une typologie possible des phases d'avancement et une sorte de "déconstruction" de recherches en histoire économique sur ces

différentes phases. Je suis consciente du fait que c'est une approche nouvelle d'affirmer qu'il est nécessaire d'analyser dans quelle phase un pays se trouve avant d'analyser sa structure économique. Toutefois il paraît évident, pour un géographe qui analyse le climat d'un pays, de situer d'abord dans quel hémisphère ce pays se trouve. Pour l'historien économiste analysant des époques et pays divers, il est important qu'il définisse d'abord dans quelle phase ce pays se trouve : en phase de développement ou en phase de croissance.

Cette typologie permet aussi de comprendre les différentes positions des économistes sur l'effet néfaste ou bénéfique du dirigisme économique. Certains n'ont pas confiance dans l'initiative individuelle et préfèrent l'ingérence gouvernementale. D'autres au contraire ne font aucune confiance à un gouvernement. Ces deux partis peuvent en appeler à l'Histoire.

Dans cet article j'ai montré que la controverse entre l'approche d'Adam Smith quant au rôle du gouvernement et l'approche paternalistique et interventionniste de Gerschenkron n'est pas une controverse réelle, dans la mesure où ils examinent des phases différentes du processus de croissance et de développement.

Cette division entre phases permettra de cerner certains problèmes de façon plus sérieuse. Il est donc approprié que cette ligne de recherche, qui est neuve mais qui me paraît donner place à une méthodologie intéressante, soit publiée dans ce recueil en l'honneur de François Crouzet, qui a montré une telle rigueur d'interprétation dans l'histoire économique. Je pense que le débat sur les effets de la politique de libre échange devrait être la prochaine occasion de vérifier si cette typologie des phases est utile. Je laisse donc à une prochaine recherche la déconstruction de... François, Paul, et les autres !²

Elise S. Brezis
Département d'Économie
Université de Bar-Ilan, Israël

¹ La bibliographie établie par Paul Romer (1986) --qui a été le premier article relevant de cette théorie -- ne les mentionne pas.

² Paul Krugman, Paul Bairoch, François Crouzet et d'autres dont notamment Charles Kindleberger ont pris part au débat sur l'effet de la politique de libre échange. Bien entendu, au XVIII^e siècle, Vincent de Gournay avait lancé la formule : " Laissez-faire " !

Bibliographie

- Bairoch P., 1975, *Economic Development of the Third World since 1900*, Londres.
- Bairoch P., 1993, *Economics and World History : Myths and Paradoxes*, Chicago Press.
- Baran P., 1957, *The Political Economy of Growth*, New York, Marzani&Munsell.
- Barro R. and X. Sala-i-Martin, 1995, *Economic Growth*, McGraw Hill
- Brezis E. S., Krugman P. and D. Tsiddon, 1993, "Leapfrogging in International Competition : A Theory of Cycles in National Technological Leadership", *American Economic Review*, pp.1211-1219.
- Brezis E. S., 1995, "Britain's Balance of Payments in the Century before Waterloo : New Estimates, Controlled Conjectures", *Economic History Review*, February, pp.46-67.
- Brezis E. S., and F. Crouzet, 1995, "The Role of Assignats during the French Revolution : Evil or Rescuer ?", *Journal of European Economic History*, April, pp.7-40.
- Brezis E. S., and F. Crouzet, 1999, "Elite Schools, Circulation of Elites and Economic Growth : the ENA case", in Brezis and Temin, ed., *Elites, Minorities and Economic Growth*, North-Holland, Elsevier, sous-presse, 1999.
- Crafts N.F.R., 1985, *British Economic Growth during the Industrial Revolution*, Oxford, Clarendon Press.

Crouzet F., 1972, *Capital Formation in the Industrial Revolution*, Londres, Methuen & Co.

Crouzet F., 1982, *The Victorian Economy*, Columbia University Press, New York.

Denison E., 1985, *Trends in American Economic Growth*, Washington, The Brookings Institution.

Gerschenkron A., 1962, *Economic backwardness in Historical perspective*, Harvard University Press.

Grossman G., Helpman E., 1991, *Innovation and Growth*, MIT Press.

Hagen E., 1957, "The Process of Economic Development", *Economic Development and Cultural Change*, April, pp. 193-215.

Hirschman A.O., 1958, *The strategy of Economic Development*, New Haven, Yale University Press.

Krugman P., 1994, "The Myth of Asia's Miracle", *Foreign Affairs*, 73, pp. 62-78.

Landes D., 1969, *Prometheus Unbound : Technological Change and Industrial Development*, Cambridge.

Landes D., 1993, "The fable of the dead horse ; or the Industrial Revolution Revisited", in J. Mokyr, ed., *The British Industrial Revolution : an Economic Perspective*, Boulder, Westview.

Landes D., 1998, *The wealth and poverty of Nations*, Norton, New York.

Lewis W. A., 1954, "Economic Development with unlimited supplies of Labour", *Manchester School*, pp. 139-91.

Lewis W. A., 1955, *The Theory of Economic Growth*, Londres, Allen and Unwin.

Myrdal G., 1957, *Economic Theory and Underdeveloped Regions*, Londres, Duckworth.

Murphy K, Shleifer A. and Vishny R., 1989, "Industrialization and the Big Push", *Journal of Political Economy*, 97.

Mokyr J., 1993, *The British Industrial Revolution : An economic Perspective*, Boulder.

Nurske R., 1953, *Problems of Capital Formation in Underdeveloped countries*, Oxford University Press.

Prebisch R., 1950, *The Economic Development of Latin America and Its Principal Problems*, New York, United Nations. 1

Romer P., 1986, "Increasing Returns and Long-Run Growth", *Journal of Political Economy*, 94, 1003-37.

Rosenstein-Rodan, 1943, "Problems of industrialization of Eastern and South Eastern Europe", *Economic Journal* 53, 202-11.

Rosenstein-Rodan, 1963, "Notes on the theory of the big push in economic development", in *Proceedings of a conference of the International Economics Association*.

Rostow W. W., 1953, *Process of Economic Growth*, Oxford University Press, Londres.

Singer H., 1950, "The Distribution of Gains between investing and borrowing Countries", *American Economic Review* 40 : 473-85.

Smith A., 1776, *The Wealth of Nations*.

Solow R., 1956, "A Contribution to the Theory of Economic Growth", *Quarterly Journal of Economics*, pp.65-94.

Temin P., 1996, "Two Views of the British Industrial Revolution", NBER mimeo.